

# De la cité du Val-Fourré à celle des Papes

Neuf jeunes de Mantes-la-Jolie signent l'un des spectacles les plus forts du « off » d'Avignon

## Festival d'Avignon

Envoyée spéciale

Tandis que les violences urbaines qui ont éclaté à Trappes (Yvelines) font la « une » des médias, à Avignon, le public se rue au Théâtre des Halles pour applaudir les banlieues sensibles. Révélation du Festival off, le spectacle *Illumination(s)*, écrit et mis en scène par Ahmed Madani, offre un incroyable télescopage avec l'actualité. Sur scène, une bande de neuf jeunes hommes issus de la cité du Val-Fourré à Mantes-la-Jolie (Yvelines) entraîne les spectateurs dans leur histoire familiale, leur quotidien, leurs rêves et leurs peurs.

Ce récit choral est la première création de « Face à leur destin », une trilogie artistique à travers laquelle Ahmed Madani souhaite « faire une description appliquée et minutieuse de ce que recouvre la réalité d'être de jeunes français issus de l'immigration et vivants dans les zones sensibles urbaines ». Pour *Illumination(s)*, il s'est rendu à Mantes-la-Jolie où sa famille venue d'Algérie s'était installée en 1959. Pendant plusieurs semaines, il a rencontré des jeunes, leur a demandé de lui confier leur itinéraire, leur vécu. Il s'est emparé de cette « matière humaine » pour écrire le spectacle et a proposé aux jeunes qui le souhaitent d'en être les interprètes. « Je voulais revenir sur une part de ma propre histoire familiale – la guerre d'Algérie – mais avec un contrepoint sur la France d'aujourd'hui. Et il m'a semblé intéressant de ne pas prendre de comédiens professionnels mais que ce récit soit porté par la jeunesse des quartiers populaires », explique Ahmed Madani.

Avec le soutien de la fondation EDF, *Illumination(s)* a été joué pendant un mois, en 2012, au Théâtre de l'Épée de bois, à la Cartoucherie de Vincennes à Paris, avant d'être accueilli ce mois de juillet au Théâtre des Halles, scène permanente d'Avignon dirigée par Alain Timar. « J'ai dit aux jeunes : notre mission est de refuser du monde chaque soir



« Illumination(s) », d'Ahmed Madani : le regard porté par la société française sur sa jeunesse « à capuche ». DR

et d'attirer un maximum de programmateurs », se rappelle Ahmed Madani. Moins d'une semaine après le début du festival, le spectacle, cofinancé par la Région Ile-de-France, a été affiché complet et il y a désormais une liste d'attente pour y assister. « Nous avons gagné le

« Nous avons été anoblis grâce à Avignon »  
Ahmed Madani  
metteur en scène

choc avec le public, nous avons été anoblis grâce à Avignon, constate le metteur en scène. Ce qui m'épate le plus, c'est la curiosité des spectateurs. La peur existe et en même temps, ils ont envie que la collectivité se solidifie, ils ont besoin de cette réconciliation. Ce n'est pas un spec-

tacle communautaire. »

*Illumination(s)* est aussi porté par le très beau travail du vidéaste Nicolas Clauss. Sur un immense écran défilent les visages des « jeunes de banlieue » avec, en fond sonore, la « petite musique » médiatique piochée dans les archives de l'INA, de la construction des grands ensembles dans les années 1960 jusqu'aux émeutes de 2005. Sur scène, tous les personnages s'appellent Lakhdar et retracent l'histoire, avec un petit et un grand « H », de trois générations : celle de la guerre d'Algérie, celle des travailleurs immigrés appelés à participer à l'essor économique de la France et celle de ces jeunes d'aujourd'hui nommés « minorités visibles ». Pour ce voyage de l'autre côté du miroir des banlieues, les Lakhdar ont revêtu le costume élégant des vigiles, ces « forces de sécurité, ces supplé-

forces d'insécurité » à l'entrée des boîtes de nuit, des banques, des magasins de centres-villes et des supermarchés. Ce métier, tous ces jeunes ou presque l'ont exercé. « Nous sommes là pour vous protéger de nous-mêmes », résumèrent-ils.

Spectacle coup de poing, *Illumination(s)* interroge le regard porté par la société française sur sa jeunesse « à capuche », « pour faire tomber le masque de la peur », comme le dit Ahmed Madani. Lors du salut, mercredi 24 juillet, des spectateurs criaient : « A la Cour d'honneur ! A la Cour d'honneur ! » ■

SANDRINE BLANCHARD

*Illumination(s)* écrit et mis en scène par Ahmed Madani. Au Théâtre des Halles à Avignon jusqu'au 28 juillet à 19 heures. Réservations : 04 76 24 51. Du 15 au 20 octobre à la Maison des Métallo à Paris. Du 2 au 15 décembre au Collectif 12 à Mantes-la-Jolie.

# Graffeur exilé et reconnu, JonOne garde la bougeotte

L'artiste, qui vit à Paris depuis vingt-six ans, donne une exposition sur ses débuts à New York

## Art

JonOne, 50 ans, passe du français à l'anglais avec une facilité déconcertante lors de la visite de sa dernière exposition, *Iron One*, qui se tient jusqu'au 3 août à la galerie parisienne Brugier-Rigail. Ce graffiti-artiste franco-américain a l'agilité linguistique de ceux qui voyagent un peu partout sur la planète. Il revient des Antilles et travaille sur une prochaine exposition à Moscou.

Né en 1963 de parents dominicains à New York, JonOne, de son vrai nom John Andrew Perello, vit depuis 26 ans en France, « sa base » comme il aime l'appeler, là où il a pu faire « progresser sa peinture ». Sur les métros new-yorkais, il a longtemps signé Jon156. Il fait alors partie de cette génération de nouveaux artistes qu'on désignait plus volontiers comme des vandales. Entre eux, ils se disaient « écrivains » parce qu'ils écrivent leurs pseudonymes souvent suivis du numéro de leur rue sur tous les supports de la ville. Perello préfère les trains, « car ils se déplacent, et j'aimais la sensation des couleurs à la sortie du tunnel ».

## Etoile montante

*Iron One* est une sorte d'hommage à cette époque où il peignait son nom à la bombe aérosol sur la tôle grise des wagons de la Metropolitan Transportation Authority. La galerie Brugier-Rigail propose des sérigraphies toutes en variations de couleurs sur acier cortène ou des huiles sur aluminium, des bronzes à patine noir de son tag, sa signature. JonOne est aujourd'hui le graffiti-artiste le plus coté du marché français, une des étoiles montantes de l'art contemporain.

En 2007, sa toile *Balle de Match* atteint le record de 24 800 euros dans une vente aux enchères chez Artcurial. En janvier 2013, la Rolls Royce d'Eric Cantona, taguée par JonOne, part à 125 000 euros, somme reversée par le footballeur ama-

teur d'art à la Fondation l'Abbé-Pierre : « Nous les graffeurs, on revient de loin, confie l'artiste. On était perçus comme des punks à chiens quand on a commencé et aujourd'hui on nous expose comme des choses raffinées. Pour être vraiment reconnus, il ne nous manque plus qu'une exposition cohérente dans un musée public national comme Pompidou. »

Dès son arrivée à Paris en 1987 où il rejoint un des pionniers du graffiti français, Bando, et parce qu'il en avait marre d'être considéré comme un vandale aux Etats-Unis, JonOne prophétise que « le futur du graffiti sera dans la toile » et non sur les murs des villes : « Je voulais conserver ce que nous faisons. Je me disais que les prochaines générations auraient plus de distance et de connaissances pour apprécier notre art. »

Ce fils d'une vendeuse de vêtements d'Harlem et d'un décorateur de vitrines de grands magasins a découvert le monde de l'art grâce au père d'un de ses jeunes fans de l'époque : « J'avais 17-18 ans, se rappelle-t-il, ce marchand de tableaux m'a emmené dans mes premiers musées, au Metropolitan Museum of Art, au MoMa... Il me disait : "L'art, c'est 50 % de peinture, 50 % d'autre chose". »

Aujourd'hui, JonOne se dit très bien entouré par des collectionneurs, des galeristes qui soutiennent son travail. Il varie les supports et les voyages, indispensables à sa peinture : « J'en rapporte des couleurs, de l'énergie, résume-t-il. Si je restais dans mon atelier, je ferais un travail très classique. Le graffeur se déplace, de toute façon. C'est notre manière de travailler, comme avant, quand on bougeait dans toute la ville. » ■

STÉPHANIE BINET

*Iron One*, de JonOne. Jusqu'au 3 août à la galerie Brugier-Rigail, 40, rue de Volta, 75003 Paris, ouvert du mardi au samedi de 11 heures à 19 h 30. Tél. : 01 42 77 09 00

# Fallait-il exhumer « La Vivandière » ? Non, mon général !

Le Festival de Radio France Montpellier sort de l'oubli l'opéra napoléonien de Benjamin Godard

## Lyrique

### Montpellier

Rude déception ce mercredi 24 juillet au Festival Radio France Montpellier qui présentait la rarissime *Vivandière* de Benjamin Godard (1849-1895), compositeur français mort à 46 ans avec plus de 200 numéros d'opus à son actif. Depuis tou-

jours, Montpellier nous a habitués à des exhumations souvent réussies, dont les plus flagrantes sont passées au champ d'honneur de la discographie. Il n'en sera rien de cette *Vivandière* de 1895 (création posthume à l'Opéra-Comique, à Paris), qui tombait pourtant sous le double coup de la thématique « musique et pouvoir » et de sa sous-traitance napoléonienne.

Le livret insipide du peintre

Henri Cain, ami de Godard, narre donc l'histoire de Marion, vivandière de son état – pour ceux qui n'ont pas connu la guerre, une vivandière est, à l'instar de la cantinière et la blanchisseuse, attachée à un régiment de soldats auquel elle a le droit de vendre à prix raisonnable de la nourriture ainsi que des objets de première nécessité. Vivandière, donc, et républicaine, qui, en pleine chouannerie, recueille une orpheline, Jeanne, jetée à la rue par le marquis de Rieul, et dont le fils, Georges, est secrètement amoureux. De désespoir, celui-ci s'enrôlera. Bien sûr, son vieux père, devenu chef des Vendéens, sera fait prisonnier. La vivandière au grand cœur prendra le risque de faire évader le condamné à mort, avant qu'une amnistie de la Convention ne sauve in extremis la situation.

Il faudrait aussi une amnistie, voire une amnésie, pour oublier que *Carmen* de Bizet (1875), *Manon* (1884) et *Werther* de Massenet (1892) et bien d'autres précèdent de loin cette *Vivandière*, tant la partition de Benjamin Godard, qui ne demande certes pas « à la musique autre chose que ce qu'elle peut donner » (*Le Figaro* du 2 avril 1895), dépasse rarement l'exercice moyen d'un élève de conservatoire. *La Fille du régiment* de Donizetti (1840) semble en comparaison un pur chef-d'œuvre. Car le pompiérisme ne le cède ici qu'au sentimentalisme larmoyant et il faut toute la détermination et l'art d'une Nora Gubisch pour donner

vie et facture au personnage. Facture en tout cas, car l'œuvre nécessite un puissant régiment de solistes, dont certains – le Marquis de Franck Ferrari – à peine quelques minutes sur scène. Hormis le Georges bellâtre de Florian Laconi (des aigus dressés sur leurs ergots), le reste de la distribution est en bon ordre de marche. La jeune Franco-Nigériane Omo Bello, timbre frais au grain serré, sert la juvénile incarnation de Jeanne, tandis que le Canadien Etienne Dupuis est un Capitaine Bernard qui ne manque ni d'aplomb ni de projection. Il est

La partition de Godard dépasse rarement l'exercice moyen d'un élève de conservatoire

bravement secondé par le baryton Alexandre Duhamel (La Balafre) et le ténor Sébastien Droy (Lafleur). Les chœurs de Radio France seront les rangs, de même l'Orchestre de Montpellier sous la baguette du chef belge, Patrick Davin. *La Vivandière*? Repos! ■

MARIE-AUDE ROUX

*La Vivandière*, de Benjamin Godard. Avec Nora Gubisch, Omo Bello, Florian Laconi, Etienne Dupuis. Chœurs de Radio France, Orchestre national de Montpellier Languedoc-Roussillon, Patrick Davin (direction) Festival Radio France Montpellier (34). Jusqu'au 25 juillet. Tél. : 04-67-02-02-01. Festivalradiofrancemontpellier.com

## MUSIQUE

### Bertrand Cantat de retour avec un album en novembre

L'ancien chanteur de Noir Désir, Bertrand Cantat, doit publier en novembre son premier album solo, sans doute précédé d'un single. Dix ans après le meurtre de Marie Trintignant, à Vilnius, pour lequel il avait été condamné à huit ans de prison, ce retour phonographique – confirmé par sa maison de disques Barclay – serait la conclusion d'une longue gestation créative. Après sa sortie de prison, Cantat avait retrouvé Noir Désir pour des répétitions et la mise en ligne de deux morceaux – *Gagnant/Perdant* et *Le Temps des cerises* –, avant que le départ du guitariste Serge Teyssoit-Gay ne précipite la séparation du groupe rock français le plus populaire des années 1990. Sa présence aux côtés de formations comme Eiffel et Shaka Ponk, ou d'artistes comme Brigitte Fontaine, Souleymane Diamanka ou le duo Amadou & Mariam, qui l'invitèrent sur leur dernier album, *Folila*, lui a notamment permis de réapparaître sur scène. De même que lors de représentations de la pièce *Le Cycle des femmes*, mise en scène par Wajdi Mouawad, dont il avait composé la musique avec son ami Pascal Humbert. C'est avec ce dernier qu'il termine ce premier album solo qui pourrait provoquer une polémique, réactualisée récemment par des livres comme *Noir Désir, à l'envers* de Marc Besse (Ring) et *L'Amour à mort*, de Stéphane Bouchet et Frédéric Vézard (L'Archipel). ■ STÉPHANE DAVET

### Art Le retable d'Issenheim déplacé pendant les travaux du Musée Unterlinden de Colmar

Le retable d'Issenheim, chef-d'œuvre gothique du musée Unterlinden de Colmar, sera déplacé pendant des travaux de rénovation de la chapelle où il est exposé, a-t-on appris jeudi 26 juillet auprès du député UMP du Haut-Rhin Eric Straumann. Le parlementaire a indiqué en avoir reçu la confirmation par la ministre de la culture, alors qu'un débat opposait les partisans de ce déplacement à ceux qui auraient préféré laisser le polyptyque dans le musée pendant ces travaux. « C'est une décision à la fois financière et de politique publique », a estimé M. Straumann. Au départ, les services culturels de l'Etat étaient plutôt favorables au maintien de l'œuvre du XVI<sup>e</sup> siècle dans le musée, contrairement à la société Schongauer, gestionnaire du musée. Une étude a évalué le coût du confinement et de la sécurisation de l'œuvre à près de 700 000 euros, tandis que le coût du déplacement du retable a été estimé à 135 000 euros. Dès l'automne prochain et pendant environ un an, le chef-d'œuvre de Matthias Grünewald sera placé dans l'église des Dominicains de Colmar, située à quelques centaines de mètres du musée. – (AFP)

**ESCALE FESTIVALE**

**EMMANUEL KHÉRAD**  
SAMEDI ET DIMANCHE À 18H10

RETROUVEZ LES CHOIX DU SERVICE CULTURE  
DU MONDE LE SAMEDI À 18H55

Le Monde **inter** LA VOIX EST LIBRE  
franceinter.fr